

# QUE CE BALBUTIEMENT

© cycle été 2024 de Tiers Livre  
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Sophie Jaussi

Que ce  
balbutiement



## TABLE DES CHAPITRES

|                                     |    |
|-------------------------------------|----|
| <i>Le mangeur d'oubli</i>           | 7  |
| <i>Grisélidis, humain de joie</i>   | 13 |
| <i>Amputée à l'épaule de l'aile</i> | 25 |
| <i>Sources, gisements</i>           | 40 |



« – Mais il faudrait que je vole une langue pour le faire ? – Oui. – Mais c'est un livre qui arriverait après toi, malgré toi, même ? – Oui. – Cela ne pourrait être autre chose qu'une trahison. – Évidemment. – Ce sera très triste alors. – Je ne crois pas. Cruel peut-être, un peu clos, parfois ça sera uniquement de toi à moi. – Ce ne serait déjà pas si mal... – C'est bien mon avis. – Mais toi, tu ouvriras le livre ? – Tu sais bien que je n'aurai plus rien entre les mains pour faire ce geste. »

*Était-ce une autorisation ou une commande ? En avais-je besoin ? Je ne sais pas. Mais le personnage venait, la langue venait. Dans les mots que je ne trouvais pas encore, il était déjà le mangeur d'oubli.*

**Le mangeur d'oubli** (*léchant le miroir*). – Les mots n'ont plus aucune enveloppe. Je les timbre, là, je les adresse, je voudrais qu'on me rende l'alphabet. J'y ai droit tout de même ! Et eux ils ne savent me servir que des patates chaudes, des bouillons à onze heures trente, des salades emmêlées, des vengeances à manger froides. Quand je tends la main on met le passé hors de ma portée comme les pots de confiture sur le haut

de l'étagère pour que les enfants n'y plongent pas les doigts. Abricot cerises rhubarbe coing, je demande pas la lune, juste me souvenir du sucré, trouver à former son goût dans ma tête, faire descendre l'image dans le ventre. C'est vrai que parfois je gueule dans le noir, le troupeau accourt bardé d'intentions moelleuses, ça gigote ça chouine '*comment il va le petit monsieur, il a peur dans la nuit ?*', j'ai perdu la trace de beaucoup de choses mais pas celle de la condescendance. Votre nuit n'a aucune idée de la mienne. Je vous cracherais dessus si je savais encore nommer l'insulte. Loin très loin, quand la distance s'accouplait encore au temps, j'avais des bras pour me bercer, me tenir, me porter. Aujourd'hui je mets un pied devant l'autre, quelques voix me servent à l'intérieur du sablier. On me dit 'aujourd'hui', on me dit 'demain', quand on me dit 'hier' je montre les dents. Je frappe doucement contre les murs de ma chambre pour chercher des passages. J'ai une taupe assise sur ma mémoire.

*L'image a la précision de l'inventé. Celui qui surgit du vécu trop raide. Il est seul à une table, ou entouré, aucune différence. Sur les murs quelques pastels pour vous fichier le bourdon, des panneaux horaire, des flèches pour s'orienter. Quelle blague – mais comment faire autrement ?*

**Lui encore** (*les mains en coupe sur les temps.*) – C'est devenu un fracas sans bords. Le jour la nuit, pareil ; l'extérieur l'intérieur, même chose. Parfois je sens que il, ou elle, ou les trois petits veulent que. Veulent moi. Veulent vers moi. Qu'une voix se détache et me cherche, vient flairer autour de mon corps, veut entrer dans mon oreille. Ça pousse fort contre la paroi de ma tête, c'est brouillé comme les images de la grande fenêtre qui émet tout le temps dans la solitude, je presse sur la boîte noire, je fais rouler les aigus, les graves, les bouches qui battent la colère, les bouches qui glougloutent des rires, les bouches qui crissent comme les fauteuils qu'on déplace d'un coin à l'autre de la salle à manger. Tamtam jusqu'à l'effroi. Les premiers temps j'ai cherché à monter sur le manège, je voyais bien que. Ça tourne. Ça tourne comme le pied de la danseuse dans la boîte à musique. Il suffirait peut-être de faire semblant, de faire remonter des syllabes dans le gosier, les sculpter comme des grains, cracher ensuite – en cadence. Rejoindre la ronde. Leur brouhaha me scrute, harponne le souvenir sur un pieu. Quand ça grimpe l'escalier c'est une question, quand ça tranche au rasoir c'est un reproche. Puis le pire : quand ça patauge dans de profondes flaques de lait, là voilà la pitié. Assis là, tous, elle et il, et les trois petits, puis autour les fantômes et leur vacarme de vaisselle brisée ; je suis branché sur la fréquence de leurs effondrements,

chacun le sien, chacun la ritournelle aigue de sa propre perte. J'entends quand ils grattent à la porte du sens, grande symphonie d'éraflures, de petits couinements chiards, c'est mon orchestre maintenant, voix ample et vorace et qui refuse de se taire depuis la fosse. Voix à venir, voix auxquels ils n'entendront rien, les trois petits bientôt grands, il, elle, ce monde où la parole reste bien en face des trous.

*La nuit il venait dans mes rêves, il parlait en calligrammes. La bibliothèque des explications prenait de l'ampleur, je ne faisais aucune différence entre articles ineptes attrapés à la volée et l'érudition sévère des ouvrages de médecine. Je n'en retenais rien, juste j'amassais les phrases en volume, en barrage. Forteresse dans l'obscur. Un matin, cette bribe : « La mémoire olfactive résiste mieux à l'épreuve du temps que les autres mémoires. ». Ça pourrait être un herbier ? Mais sécher une odeur, c'est comme mouiller l'encre des mots – soudain quelque chose est perdu, s'efface. Ici : suffoque. Me rappelant mes formidables potions d'enfant, brassées à même l'herbe du jardin, philtre de cailloux, de sable, de trèfles et d'épines, je m'agenouille dans le souvenir, je dose les pincées d'odeurs pour le mangeur d'oubli.*

**Moi** (*cherchant une fréquence*). Il y avait des des saveurs de neige fondue, sur la langue – le quotidien déposé juste sous le nez, on ne le sent pas, c'est la lettre de Poe

mais on l'appellerait : le vent volé – la perte, à en faire tourner la tête – odeur jaune et âcre, qui grince sous la dent, fait remonter le mou nauséux de la langue aux câpres lorsqu'on allait le dimanche manger chez la grand-mère – bribes d'effluves instables : baies et noisettes, enfance de fruits, parfois une pincée de houx – haleine blanche (mais si on sent très bien le blanc, le rance de sa sollicitude) – oliviers, lavande, herbe brûlée, essaims de joie – notes de poivre en embuscade, on éternue pour s'aligner sur le bruit – une menace qui monte, lourde de champignons – l'air du matin, celui qui s'engouffre vif, franc du collier, surgi par les deux battants de la fenêtre ouverts d'un grand geste sec – muscade ambrée, paprika aztèque, une pointe de piment qui fait gonfler les lèvres – forcément l'odeur de la nuit, odeur urbaine, odeur bitume, grisée la mémoire s'allonge sur le trottoir – comment flairer les contours du mouvement ? obligée d'inventer un Schengen olfactif : ensemble ce que secrètent les bouleaux, la foule, les volets colorés. je dis – odeur ! et la voilà absente de tout bouquet – barbabapa et déception, cocktail d'adulte – progressive, une sorte d'acidulé qui grignote doucement la pièce – une sensation sous les molaires d'enfant : la paille mâchouillée nerveusement sur fond de grenadine – pastilles Ricola, la mémoire collective se cuisine aux herbes des Alpes – relent d'intériorité manquée –

maintenant à peine une odeur, plutôt une nappe de sensations où l'odeur prend sa place, oui, mais laquelle ? trop d'afflux, comme si l'ensemble du passé revenait condensé sous forme de pot-pourri (traces furtives mais tenaces de bonheur) – l'odeur du produit de nettoyage dans les escaliers (sans doute une cire pour le bois), l'odeur qui s'ambre à mesure que les persiennes tamisent la pièce du souvenir, l'odeur iodée qui vient par vagues dans la parole – le parfum si éphémère du magnolia qui surplombe la rue depuis le jardin de l'enfance – bouquet terreux, gonflé d'eau de pluie et de sous-entendus.

**Le mangeur d'oubli.** (*tapant des doigts sur la commode.*) J'ai faim.

Ce texte arrive après beaucoup de pages. Depuis quelques temps, elle les appelle, les suscite, la Suisse et la France se souviennent de son pas funambule d'un côté et de l'autre de la frontière. Il y a des livres qui crient avec les loups, des volumes qui chapardent à son feu, quelques textes qui essaient de percer un mystère. Et s'il n'y en avait pas d'autre que son désir d'être debout dans la vie ? Toute écriture alors serait de trop. Et puis dès que les mots enclenchent le mouvement du récit, ça escamote immédiatement toute une panoplie de gestes, de couleurs, de rires, de clair-obscur surtout. Soudain c'est la grande lumière de l'agencement narratif, c'est le début c'est le milieu et c'est la fin, les phrases vont finir par redresser le tracé et flanquer les sorties de route de solides barrières. Faut-il se débarrasser de la vie dans la vie, pour la raconter ? On voudrait essayer autre chose d'un peu tangent, d'un peu fragile, une malice de petit renard : abandonner plutôt ce raconter qui fige, lui lâcher la rampe ou presque, et plonger.

\*

Devant la Chapelle Saint-Bernard en juin mille neuf cent septante-cinq toutes elles sont sœurs, elles brûlent, elles crient, elle a quarante-six ans et elle sait qu'elle est au cœur de sa lutte, celle qu'elle gueulera une vie entière en grands mots bariolés. Elle a six ans, son père dirige l'école suisse d'Alexandrie, elle l'adore plus que tout, il lui parle en plusieurs langues et lui lit longuement l'Iliade. Elle joue dans la grande lumière aveuglante de l'Égypte, compte les bateaux amarrés dans le port Ouest, ça lui paraît immense, ça l'est, elle respire. Dès la première seconde d'existence, elle porte un nom de conte que plus tard on prendra pour un pseudonyme, elle en fait une flamboyance, une étrangeté, une breloque dont elle se pare. *Je la regarde danser, j'apprends ces vastes mouvements de bras, ma main suit le serpent de la sienne, tâtonne pour trouver une écriture gitane, ça ressemblerait à quoi à qui à quelle liberté*, parce que libre elle l'est à tous les âges, même à trente-quatre ans dans sa cellule à Munich, elle y reste sept mois, elle se demande *Suis-je encore vivante ?*, elle peint, elle écrit, elle enrage, c'est sa passion première, la rage et la joie. *Dans le feutré des archives, encapsulées dans les boîtes bien étiquetées, les lettres écrites au fil des élans ne reposent pas, elles continuent de palpiter, j'essaie de compter les points d'exclamations, je renonce*. Elle a 20 ans, elle sort des Arts décoratifs de Zurich, elle sait qu'elle veut créer, avec les formes, les couleurs, les mots, avec la chair brute de l'existence, surtout elle veut

échapper à sa mère, à sa rigidité de plomb, d'ailleurs elle se marie, vite, vite, elle a vingt-trois ans et un fils, elle a vingt-six ans et une fille, vingt-sept ans un deuxième fils, trente ans un troisième. Elle a trente-sept ans, elle écrit à Maurice Chappaz, tempête contre les clients, la police, l'hypocrisie de la Suisse, les horreurs de la misère, demande des nouvelles de Corinna [Bille], lui parle de ses enfants qu'on veut sans cesse lui arracher parce qu'elle vit dans le vice, « je leur ferai rentrer leurs jugements pieux dans la gorge à coups de pied ! », écrit-elle, puis plus loin : « rappelle-toi que j'ai toujours été comme ta sœur, ton amie et cela aussi, c'est sacré ». *À pleines mains dans sa parole vive, je désapprends le marbre des lettres, j'assouplis la table des lois, dans les buissons je guette le feu, le sien, j'incendie la Suisse en moi et ses lacs et le contrôle social qui fait crever le désir.* Quand paraît son premier livre elle a quarante-cinq ans, elle est pute, elle aime aussi le mot catin, sur ses papiers elle fait inscrire : écrivain, péripatéticienne. Elle emmerde ceux qui l'emmerdent, elle crache ses histoires d'amour sur de grandes feuilles A4 qu'elle photocopie avant de les envoyer à ses destinataires, entre deux clients elle fume, elle boit « un petit porto », elle écoute la radio dans sa cuisine, elle mijote des lapins à la tzigane. *Mes doigts tremblent sur le clavier lorsque je dois retranscrire certains mots, je n'ai pas son panache, j'ai quarante-et-un ans et le regard des autres me fait peur.* À neuf ans il n'y a pas de lettres mais

je sais que son père meurt alors qu'ils vivent en Grèce, c'est une catastrophe, il lui manque à mourir, d'ailleurs elle meurt un peu lorsque la mère la ramène à Lausanne : à quatorze ans ou à quinze ou à seize ses poumons pourrissent, c'est le sanatorium, elle qui n'aimera que les roulottes, le grand large, les abris sous les toits et la liberté cruelle de la rue. À septante-trois ans elle s'en souviendra alors que le cancer lui bouffe l'estomac, elle râle contre les traitements, contre les médecins, elle conspue les infirmières, le lit forcé, les tubes dans son cul pour les examens, elle compose des poèmes qui horrifient le personnel soignant, elle refuse son rôle de malade, elle se maquille à grands traits, elle vit elle vit, ses livres soudain enfin son lus, in extremis. Elle a treize ans, *je recopie le premier vers de son premier texte*, « Jouez, enfants, dans la lumière », *j'allume, je joue*. Peut-on capturer une existence par fragments ? Non, par éclats – et les faire danser nus au soleil. Dans un livre d'Andersen, la petite Ida passe ses nuits au bal des fleurs ; j'aurais aimé y convier Grisélidis.

\*

À l'interne, c'est quoi retourner, c'est comment, il faut emprunter quelles traverses Dans la forêt obscure, arrivée au milieu du chemin de ma vie si je plonge en arrière et pourquoi la mémoire ne serait pas une nuit,

un crépuscule du vivant toujours à l'orée du disparaître  
Mais là c'est plus délicat, le projecteur est en oblique, il  
triche, c'est de sa mémoire à elle que je m'approche Je  
pose les coudes sur la table, le tangible du bois en  
conducteur, je fais se lever devant les yeux la silhouette  
de jais les fourrures en toc les boucles d'oreille qui se  
balancent Faux léopard vraie louve, elle accroche les  
phares des voitures, des réverbères, elle descend la rue  
de Berne en direction de Cornavin, elle est ici chez elle  
Les Pâquis un territoire, elle connaît chaque embrasure  
de porte, les enseignes rouges ou bleues, lucioles  
artificielles pour paradis d'emprunt Elle ne s'attarde  
pas ce soir et moi non plus, nous visons d'autres images  
d'autres lambeaux dans le temps Mes pas sont dans les  
siens À quel régime de fiction puiser pour accrocher le  
réel d'une autre Si j'imagine ses nuits est-ce sur mon  
obscurité manquée que je fais retour Oui, je la suis –  
mais ce serait trop simple ce jeu que le Français permet  
du suivi à l'être, de la filature à l'identification Alors je  
cherche une scène commune où le retour peut se faire  
à deux sans se superposer, à deux, elle hier moi  
aujourd'hui C'est la nuit, nous revenons, nous faisons  
la route à l'envers, ça relève forcément du tâtonnement,  
de l'aveuglé, c'est obligé puisque l'Histoire est toujours  
surexposée, on cligne des yeux, l'instant s'évanouit à  
mesure que l'actuel le recouvre Elle est devant cette  
porte dont la sonnette ne lui dit plus rien, son nom

aphone sous les patronymes inconnus Je compare nos incroyabilités, notre tolérance à l'éphémère Elle en ri plus facilement que moi de cet effacement, persuadée que la vie joue chaque seconde à quitte ou double, systématiquement *all in* Moi j'aurais sonné pour voir, j'aurais tambouriné, j'aurais demandé des comptes, exigé des explications, une preuve du passé pour assurer l'avenir Elle feule et crache sur l'absence de traces qu'elle imagine fossiles, fait volte-face, le temps de prendre la volée de marches pour sortir de l'immeuble et ces lieux d'origine sont déjà ravalés comme on le dirait d'une façade Dans la rue déjà elle ne voit plus qu'une ligne de fuite, elle marche droit devant sous l'œil blafard des néons Dans l'aube son retour n'existera plus que dans mes phrases d'argile.

\*

Arpenter le bitume en appelle d'autres, routes qui s'ouvre dans le réel et dans la mémoire, trajectoires urbaines. Mes rues ont piètre mine à côté des siennes, mais elles existent, elles s'ouvrent devant et derrière, carrefour que mon clavier secoue.

C'est la route longue qui déverse la ville vers sa périphérie. Celle qui me ramène. Le tram file accompagné par la route où les voitures font de la place

aux vélos ; à gauche je vois apparaître d'abord les petits jardins, parcelles de liberté policée, arrangée, on met des tuteurs aux tomates et on coupe les haies à ras du vivant. Image paisible pourtant, et qui fait écho, sur ma droite, à la petite propriété au fond du champ. Une pancarte autorise à venir couper des fleurs. La rue dure cinq arrêts, je descends au deuxième, même pas un michemin. C'est presque un quartier : supermarché coiffeur pizzeria pharmacie boulangerie sans gluten ; il y a beaucoup de chiens à hauteur de sol avec des gens au bout de la laisse. Les rails ont été refaits à neuf et brillent dans le soleil d'été, on se brûlent les doigts rien qu'à les regarder. Au feu rouge, plusieurs automobilistes ont baissé leur vitre, ça tapote sur le volant, quelques voix de radio traversent le carrefour. C'est toujours l'été quand on revient, à la rigueur Noël, mais toujours un temps sans semaine, sans calendrier, un temps du dehors des jours. C'est peut-être la définition du passé. Contre le mur qui sépare les nouveaux immeubles de la rue, les affiches publicitaires rappellent que ce sont elles qui commandent aux horloges : nous sommes en juillet et le long de la Äussere Baselstrasse, on peut rêver aux saucisses sur un grill (en face, la Coop se tient prête), à la Feldschlösschen à boire devant les matchs de l'Euro. L'assurance Allianz invite tout de même à se prémunir des accidents.

C'est sans doute – je me souviens – le premier nom de rue que j'ai mémorisé en allemand : Äussere Baselstrasse. On avait débarqué là, dans une maison à la façade rose, moi je venais de la campagne, de la vallée, c'était quoi cette langue qui flanquait des petits points au-dessus de ses syllabes ? On m'a expliqué : tu habites Bâle maintenant, mais ce n'était même pas vrai, j'habitais Riehen et c'est seulement la grande route du tram qui menait vraiment à la ville. « La grande route », jusqu'ici, c'était toutes celles où je devais donner la main à mes parents pour traverser. Maintenant il n'y en avait plus qu'une seule et elle portait un nom. C'est celle où j'ai enlevé pour la première fois les petites roues du vélo, celle qui menait presque comme un passage secret au mini-golf d'à côté, celle qui semblait surveillée par le kiosk à journaux, où passait tout mon argent de poche. Nous étions au 146, rapidement j'ai eu une meilleure amie au 154, elle avait un nez très droit et une maman sortie glacée d'un catalogue de mode. En face, il y avait déjà la pharmacie. Très fière j'y récupérais un petit magazine destiné aux enfants, le *MAKY*, que je dévorais sur le trottoir : c'est sur la Äussere Baselstrasse que j'ai lu le plus d'anecdotes animalières. En sortant, très vite, j'ai pris l'habitude de faire un grand détour pour ne pas passer devant le bar-restaurant d'où sortaient des hommes avinés. Au

premier étage, une petite lumière rouge s'allumait parfois, c'était une incompréhension de plus dans ma nouvelle vie.

\*

Il y aurait un petit côté faux-cul à écrire sur Grisélidis Réal sans s'interroger sur le désir. Le sien (mais qu'en sais-je ?), le mien (à peine mieux), le désir *en général* c'est possible mais on s'en fout. Terrain miné.

C'est en passant... quelque chose de fuyant dans l'émission de la voix, par en dessous... « Tu veux ? »... incursion en chair fraîche et c'est la déchirure déjà là qui file... comme un bas, vous voyez le bas, l'anicroche minuscule, la jupe qu'on ramène sur l'avant de la jambe... ça file, on le sent on le sait... vous voyez « Tu veux ? » qui bientôt va fabriquer du béant dans le tissu... et on voit le genou, une coulée d'épiderme qui remonte... c'est la cuisse déjà... « Tu veux ? » on pourrait presque oublier le point d'interrogation... ça veut oui, mais *tu* veux comment savoir, le nylon c'est friable, une matière un peu fourbe, vite abîmée... en face déjà l'impatience, la peur un peu, l'idée qu'on n'aurait pas dû, dû autrement... tout de même, il faut bien savoir si on veut... parce qu'alors sinon hier, l'autre jour, dans la grande lumière « je veux » c'était quoi, c'était pour qui ? Si les ornières s'ouvrent à

contretemps on est foutus vous comprenez... il y a trop de chemins en sens inverse à prendre, à faire, à rebrousser... En attendant c'est toujours là, le point d'interrogation dans le vouloir, ça lui donne un teint tout jaune, un teint de verbe malade, nauséeux.... il faut les ménager ces verbes, sinon ils se roulent en boule à l'extrémité de votre colonne vertébrale et déjà c'est un vieux chien qu'on n'emmène plus en promenade... il geint doucement, à vos pieds...

\*

Mais non, c'est trop tôt dans le texte, les grands mots viendront plus tard, laissons béant, laissons bâiller. Je reprends les bases *sotto voce*. Par exemple : l'écrivain a un corps, la biographie tend à l'en dépouiller (statue sèche, idole de mots), l'écrivain a une voix, le récit cherche à se l'approprier. Dans mon pays on aime ceux et celles qui s'en délèstent d'emblée, on a des astuces, des espaces, des destinations pour ça. Tenez... Prenez Barthes...

Ils étaient alignés en petits pions fébriles et plats sur l'espace millimétrés du balcon. Quand je les ai aperçus, je me suis dit que cette terrasse formait une enclave au carré : aux frontières partout la guerre qui n'en finissait pas de finir, mais ici le calme absurde de la montagne,

la neige de printemps qui pesait sur le pic Chaussy, et puis ce bâtiment qui vous dominait avec morgue, avec orgueil, il aurait prétendu guérir la montagne si elle s'était mise à tousser. Le vaste du paysage et le rétrécissement de la vie, là, un quotidien à bout de souffle autour des mesures prises, des repas à heure tapante, de postures du corps imposé. C'était la deuxième fois que je venais le voir et déjà il se levait de sa chaise longue, il avait vilaine mine mais il m'a souri très gentiment et son bonjour m'a rendu sa voix intacte, chaude comme avant. J'ai remarqué qu'il avait une nouvelle robe de chambre très chic, dont le feutre lui donnait un air un peu benêt mais très aristocrate. « C'est Mam qui me l'a fait envoyer – elle s'inquiète beaucoup. » Je lui ai donné les livres qu'il m'avait réclamés, il avait enfin rencontré quelqu'un à qui parler ici – « ces gens sont d'un ennui mortel tu sais, et tout le temps la promiscuité avec la bêtise, l'absence de délicatesse dans la pensée, ça m'étouffe plus que les taches qu'on me montre après chaque radio » - mais là cette fois, ce jeune homme-là, quel élan ! « Je te le présenterai, il s'appelle Georges... s'il te plaît ne le cherche pas trop sur Trotski, il s'enflamme vite... » Je n'ai pas bronché, je voulais surtout savoir ce qu'avait donné son pneumothorax la semaine dernière. Ça avait été un cauchemar, comme chaque fois, et puis les jours qui suivaient il fallait manger gras malgré la nausée, un

bouillon lui aurait suffi. Au bout du couloir nous sommes entrés dans sa chambre où l'air de Leysin ne parvenait pas à sédimenter l'odeur fade et vaguement sucrée du médical. J'ai remarqué la pile de journaux qui s'entassait dans un coin, le dernier datait de la semaine précédente. Le temps ne passait pas ici. Il a trottiné vers sa table de nuit, « il faut que je te montre quelque chose, je ne sais pas quoi en faire, quelle plaie », j'ai regardé son profil très net, effilé, il finirait par adopter la silhouette escarpée des sommets alentour. Il est revenu avec un petit bocal, dedans un bout d'os très blanc. « Ma côte » - « Quoi ? Mais comment ? » - « Ils ont dû me retirer un morceau de côte... pendant le pneumo... tu as vu comme il a l'air faux, *artificiel* ? je ne parviens pas à l'imaginer à l'intérieur de moi. Ce n'est pas moi. » J'étais un peu effaré, pourquoi gardait-il ça ? « C'est bête, je sais, c'est comme une impossibilité ». Il avait une expression indéfinissable sur le visage. « Je crois que si je m'en débarrassais, j'aurais peur que ma respiration s'arrête instantanément. »

## *Amputée à l'épaule de l'aile*

Un soir d'août, ma parole s'est déchirée, laissant ma gorge grande ouverte pour les bêtes sauvages. Il y avait eu ce lieu abri, ce lieu voyage, ce lieu où le temps n'est pas une flèche. Je l'ai vraiment pensé, jusqu'à l'espoir, jusqu'à la joie, jusqu'en ce point où la justesse de l'amitié rend caduque son complexe face à l'amour. Je n'ai plus jamais appuyé sur la sonnette, je ne suis plus jamais montée dans l'escalier, bientôt un panneau « à vendre » est apparu sur la pierre blonde. La mort est devenue immobilière. Alors j'ai senti que le chagrin grignotait chaque jour un peu plus les bords du langage, le mitait de l'intérieur, faisait éclater en pleine lumière ses allures tartuffe. J'ai pris peur, comme un homme utiliserait le verbe 'prendre' dans les bras d'une femme. Ce livre arrive pour conjurer cette peur. D'ailleurs il n'arrive pas, il est en route, il accompagne. Il recherche à reprendre le dire depuis les coutures du deuil.

\*

**Caméra interne.** La pièce à l'étage aurait encore sa fonction. Il n'y aurait pas eu le panneau *À vendre* sur la façade où frappe le soleil, pas eu l'abrutissement du

vide. La parole tournoierait encore dans la pénombre, dans le feutré, plutôt que cette rumination boucle et reboucle dans la gélatine de la boîte crânienne. Il y aurait une pensée caméra portée, ça *circulerait* et circuler serait une idée libre, une idée qui fabrique de l'espace.

Allongée là, étendue, ce serait – par exemple ! – un chien et loup d'octobre. Elle sentirait le mur à sa gauche, elle le sent, il a sa verticalité rassurante de mur, en face tout de suite la porte, la poignée en bouton de cuivre, si l'œil remonte il bute sur un cadre à dorures, bords larges, ornements compliqués. C'est un paysage. Tout de suite à droite un pan de désordre, bibliothèque où se côtoient les œuvres complètes des tenants de la discipline, revues médicales, d'art, de philosophie, de sciences humaines aux pages cornées, des post-it jaunes roses et quelques oranges témoignent du passage du regard et des mains (*i was here* de papier), aux étages deux et trois des fétiches et babioles du souvenir : une statuette de lévrier au corps oblong, deux fossiles, une rose des sables, trois cartes postales dont une encadrée – c'est une reproduction de Louise Bourgeois mais pas d'araignée. Si le corps ne quitte pas sa position horizontale, l'acier du cadre supérieur droit de la bibliothèque masque en partie la seconde porte. Puis la surface du mur se neutralise, se tait, l'attention est captée par le renforcement en colonne, alcôve

serait un mot trop prétentieux. Des carnets en cuir, à la couverture en carton, des carnets Clairfontaine (bleu, violet), à spirale, à motifs (un petit plongeur, des figures géométriques), empilés pour la plupart. Elle serait irrésistiblement attirée par les calepins au format réduit, comme s'il fallait du minuscule pour que le secret en vaille la peine. La taille compterait pour les mains qu'on place en rempart autour de la bouche, voilà l'oreille se penche, s'approche, on souffle les mots qui auraient pu ne pas être dits, c'est fait, le monde a légèrement tremblé sur son axe. Devant le renforcement, au centre de la pièce, les meubles eux n'auraient pas bougé, ils s'érigeraient toujours inox et cuir. Un siège qui se donne des airs, une table basse où guette un distributeur de mouchoirs qui ne sont peut-être pas des Kleenex, mais des Tempo, ou des Lotus, ou des Tork, ou des Papee Peaux Sensibles, sains recyclés et français. L'espace entre le siège et la table permet sans doute de croiser les jambes. Sur les genoux tomberaient alors la lumière de la fenêtre qui découpe le troisième mur, il est dix-neuf heures trente passées et le soleil a rougi. À droite de la lumière qui insiste (mais bientôt quelqu'un se lèverait pour baisser les persiennes aux deux tiers de la vitre), une autre table tout aussi basse mais plus encombrée : des stylos alignés comme pour une parade militaire, quelques Bics se sont glissés en douce parmi les marques et capuchons, bizarrement

aucun bloc-notes, une tasse façon porcelaine de Limoges, une boîte de tic-tacs, une gomme, un agenda qui déborde, deux téléphones portables pour la cloison du privé. Le fauteuil à l'assise usée est coincé dans l'angle, le rebondi noir des accoudoirs donne une image de ce qu'il a pu être. Au-dessus de lui veille un dessin, son abstraction est peut-être un Arlequin, peut-être un jeu de mots pour les yeux. Elle ne saurait pas le dire puisqu'elle est toujours étendue dans la même direction, celle de la première porte, celle qu'elle prendra dans un instant. Elle ignorerait que c'est la dernière fois. Elle a bougé bien sûr, mais c'est à l'intérieur, on ne saurait l'affirmer avec certitude.

... c'est loin déjà, si loin dans le temps muet.

\*

**Plus bas que taire.** D'abord il y aurait des phrases aux couleurs pastel de villa, des idées de grande bâtisse cossue, des arguments en pièces d'eau, un ton farci de ces fioritures qu'on discerne dans le fer forgé des balcons. On entrerait grande pompe par la porte forcément cochère, à l'intérieur on a mis les petits discours dans les grands, on a sorti l'argenterie, les formules brillent en héritage bien astiqué. Ça vrombit, ça enfle sous le toit, ça veut monter, s'élever, piailler en

volière, les répliques s'agencent, consolident les murs porteurs, s'échafaudent en récit, plans narratifs de miel à tous les étages, aucun pas d'enfant ne trotte dans cette langue, aucun godillot traînant, aucune empreinte de pied mouillé au sortir de la douche. Pas d'idiome pour le cul bien sûr, ni de voix pour la haine, on les admire parfois de l'œil qu'on pose sur les fossiles. Au mur, l'horloge cadence le pouls de la langue. Tout le monde s'est réuni dans le petit salon, au coin du lieu commun.

Alors ça commence, ça pourrait commencer, ça viendrait d'en bas vous voyez, comme une eau stagnante parcourue d'un frisson, le boisé du parquet se lézarde, une fente soudain dans une expression, dans un mot, une fente qui fabrique du gouffre, elle crève l'abcès du sol joliment déployé dans les bouches, on pensait s'y tenir en toute sécurité mais voilà. Alors oui on descend oui, plutôt on chute, on dégringole et sous le vernis du discours c'est la langue des caves, des gardes manger, c'est le ressentiment le long du mur humide, le venin en bouteille, alignés grands crus en attente des gosiers, c'est l'ivresse aussi des joies inavouables, planquées au placard où les mites s'attaquent aux habits d'été ; maintenant aussi ce sont des murmures obscènes qui suintent par la pierre, par le béton qui cherche son corps naturel de roche, de

mollasse, ils envahissent les terriers sous le grand parc, pénètrent insalubres dans les canalisations qui s'amollissent en boyaux, se tordent sous les assauts du rauque, du sous-entendu, des voyelles qui s'affolent.

Ça continue pourtant, ça pourrait continuer, ça finirait par grignoter les fondations, par forer à même l'humus, alors tout l'édifice du langage s'écroulerait, oui vous voyez oui le ciment s'effrite, choit en morceaux au point de former une tour en gravats, et haute, que personne ne reconnaît. Tout le beau monde y va de son corps maintenant, il n'est plus l'heure de sauver les meubles. En bas du bas des sons articulés, dans la glue de leur dessous, tout au fond sous la couture de la communication, au seuil des lèvres qui n'émettent plus qu'un grouillement, une onomatopée idiote, le terrain s'est creusé. On s'y laisse glisser, on dévale les galeries de taupes, les chemins ouverts par les chenilles, au noyau du langage plus rien d'habitable. Juste le cri.

\*

**Fuchs.** C'est arrivé par la poste comme une facture ou un courrier genre administratif, mais matelassé et tu le sais il n'y a jamais de bulles qui amortissent la bureaucratie. Par la poste c'est arrivé, tu t'es méfiée, ce n'est pas arrivé tout à fait, on l'a apporté, ça a sonné, tu as ouvert, tu as signé où il fallait signer, tu t'es dit : je

ne reçois jamais rien d'autre qu'une facture, de la correspondance genre administrative, qu'est-ce qui m'arrive ? Il t'arrivait une gomme. Aussi anachronique que la poste, la gomme t'arrivait recommandée. Tu l'as regardé droit dans son caoutchouc prêt à gober du trait, le gars de la poste te regardait la regarder, tu lui as dit c'est bon maintenant c'est arrivé à bon port vous pouvez vous en aller, vous reviendrez m'apporter une facture, un courrier, des papiers genre utiles. Ta main tenait la gomme, soupesait sa forme alambiquée, sa matière fourbe ; tu avais eu d'autres gommes dans la main, dans l'axe de ton regard, au bord d'une réticence ou d'un remord, fourbe la paume savait reconnaître le mot et le sensation et l'idée. Mais cette gomme arrivée, recommandée par qui, arrivée dans ses bulles, cette gomme genre incongrue, sa forme épousait son fourbe. C'était quoi, tu l'a vu tout de suite c'était un *Fuchs*, un quoi ?, un *Fuchs*, pardon on va y arriver : un petit renard qui en allemand se dit *Fuchs* – *Fuchs* on l'imagine ruser, le renard ben bof. Tu t'es demandée c'est une gomme en forme de *Fuchs* ou c'est un *Fuchs* sous forme de gomme, il s'agirait de trancher, trancher dans le vif de la ruse que tu sentais arrivée par cet envoi, ce matin, cet envoi pas du tout officiel, ni prime d'assurance, ni gaz facturé ni relance d'abonnement gratuit à payer. Tu avais écrit vouloir ruser et voilà qu'on te prenait au mot, qu'on glissait une gomme-*fuchs* dans une

enveloppe matelassée, dans le creux de ta main, dans le creux de ta bouche pourquoi pas, pour effacer des paroles à même la langue, les engloutir à ras du palais, les raboter derrière les dents jusqu'à former des grumeaux dans la salive. Tu recraches la gomme, il manque un bout d'oreille à la petite tête du petit renard, kleiner *Fuchs* tu la poses sur la table, elle laisse une empreinte rousse. Tu clignes des yeux sa forme est toujours là, son fourbe s'apprivoise, se clandestine, dessine le contour des lettres mortes pour faire de la place au vivace. Le mouvement sur tous les papiers à venir tu l'anticipes, tu passes des pactes, tu astuces des passages du plein vers le vide vers l'aéré. Tu *fuchs* à pleines mains maintenant, dans l'identique, le nauséux, dans les grandes formules à tout faire, dans les slogans, dans l'administré de la phrase. Tous les jours, tu le vois venir, ça arrive, geste de *Fuchs*, élan furtif, tous les jours tu effaces dans le style comme on s'en va.

\*

**Tapage.** Cette nécessité à retrouver les mots qui viennent avec le jour. C'est en vérité un moment qui ne m'appartient plus, je le vois passer comme un moineau s'envole faute de miettes. Aujourd'hui pourtant, l'heure *juste* pour m'asseoir à la table de travail, c'est-à-dire à la

bascule de la nuit, les grandes fenêtres face à ce morceau de parc accessible au regard. Il y aurait à interroger la taille des vitres, ce que ça inscrit, surtout, dans le rapport à l'autre, au dehors (aussi : le dehors en soi), ces surfaces de transparence étales, tellement plus impudiques (non, c'est le voile qui fabrique l'impudique – quoi alors ? tellement plus *sanitaires* peut-être) que dans les pays du Sud où la chaleur fait accrocher des volets, des rideaux lourds ou double, fait tirer les persiennes et circonscrire les mesures des carreaux. Ici je vis sous le regard de l'autre. Tout à l'heure, lorsque les premiers habitants de l'immeuble d'en face se lèveront ils pourront me voir écrire s'ils s'avancent suffisamment près de leur propre embrasure. Je les verrai me voir. Pour l'instant tout dort, c'est le point exact où l'obscurité s'est déjà retirée mais sans laisser place à la lumière. On ne voit rien, on distingue tout. Le mot aube précède ce qu'il installe. Quelques chiens l'ont compris, dans la portion de parc visible j'en aperçois passer un (petit, furetant autour de l'érable), puis un autre (au bout d'une longue laisse, plus gros, beaucoup de poils). Des humains doivent exister qui les accompagnent mais la lumière vient d'envahir très oblique le champ découpé par mon regard, je suspends la pensée, je voudrais que le jour ne débute pas, qu'il se retienne sur le seuil, tout se casse toujours si profondément la gueule dès que le monde

s'enclenche. Dans quelques minutes qui seront des secondes au prochain souffle, chaque phrase portera à conséquence, les mots seront des foules, ils feront un tapage de volière.

\*

**Non.** sa voix ne modulait rien, elle configurait de l'assertion jusqu'au noyau de métal qui formait la demande, d'ailleurs, ce n'était pas une demande, c'était une évidence, à peine une adresse : un constat,

*tu rangeras la salle de réunion avant de partir*

dit-elle,

et ses mots sont venus s'agglutiner comme grouillent des insectes dans cette partie de ma gorge qui ne sert jamais à rien qu'au stockage, ils ont pris leur place dans la nausée, avec les autres assertions, les autres évidences, les autres constats, *tu feras le café ensuite c'est le tien que je préfère*, dit-elle, *tu ramèneras les livres à la centrale, les classeurs sur mon bureau, la voiture de fonction au garage*, dit-elle,

*tu rangeras*, simple futur simple souillé en douce par l'impératif comme un puissant tâte le cul d'une

domestique, en passant, c'est à lui pourquoi ne pas y  
mettre la main, *tu rangeras*,

dit-elle,

j'ai pensé aux semaines aux mois passés, à la  
fourmilière dans l'estomac, le 'g' de l'angoisse qui  
bascule à l'entame de la rage, encerclant la glotte, striant  
d'acide la muqueuse jusqu'à l'éroder, je me suis  
souvenu des années gavées de *oui* de *bien sûr* de *volontiers*  
même, de l'adolescence sans éclats sans allure sage  
jusqu'au prénom comme s'il fallait incarner une  
étymologie, rendant justice peut-être à une histoire très  
ancienne qu'on porterait muette, butée en soi, rongée  
à l'os puis quoi, il faut bien nourrir le béton qui lie les  
familles, ciment fossilisé,

je faisais enfler ses lâchetés en moi, les miennes,

soudain leurs silhouettes dégouлинаient en pleine  
lumière, idées molles et squelette en flaques, vertèbres  
bouffées par les algues,

tu rangeras la salle de réunion avant de partir,

dit-elle,

puis le silence d'abord, le silence enfin dans ma tête,  
le silence qui annonce, c'est le début de l'après, c'est le  
début du mot qui vient,

*non,*

je dis,

*non.*

\*

**Toute une histoire [en faire].** Il a lâché son ballon, c'était une tête de perroquet, il l'avait repéré tout de suite parmi les autres. Sa paume pourtant serrée si fort, mais les lumières de la fête foraine, les bruits, tout bouge tellement, le fil lui a échappé. « Tu vas pas en faire toute une histoire ! » La mère lui prend la main, celle qui quelques secondes auparavant tenait l'oiseau et ses couleurs, joie presque insupportable dans le ventre, sa main remplit de nouveau, l'adulte au bout. Il tenait, il est tenu. Alors oui il ravale ses larmes, il ne sait pas qu'elle lui dit ça parce qu'elle ne se souvient plus, ne veut plus se rappeler ces chagrins-là. Elle a remplacé la douleur, ce sont des impacts maintenant, elle est impactée, elle ne fait pas d'histoires, c'est le pacte.

Il faut dire...c'est compliqué cette histoire d'histoires qu'on fait. Comme si ça empêchait quelque chose dans le récit, de les faire. Dans le récit du réel, celui qu'on met au pluriel et qu'on nomme grand pour le graver dans le marbre. Faire une histoire (au singulier ! c'est la mienne et mes pieds qui trépigent) c'est la fabriquer, donc ? De toutes pièces ? Il n'y a rien et puis on monte le truc en épingle, parfois on hésite : j'en fais un plat ou une histoire, je la sers à qui, c'est moi qui m'en nourris ou c'est l'autre, si elle est à dormir debout ça fait le lit de quelle crédulité ? 'Post-vérité', quelle blague, on a réussi à nous faire croire que la vérité était un moment de l'Histoire, une séquence dépassée. Mais *après* la vérité, faut arrêter, c'est pas pour autant la fiction, la fiction sait exactement où se situe la vérité, elle tient son fil très fort entre ses doigts d'enfant, elle ne la lâche pas.

Tu vas pas en faire toute une histoire, quand même !

Tu as une meilleure idée, contre l'effroi, la nuit ; contre et avec la rage ? J'en fais toute une histoire au point de faire une scène. Je fais un geste avec des phrases.

On sent que ça va soulever un peu le couvercle, entrebâiller la porte des *il faut*, des *c'est mieux si*, du qu'en dira-t-on qui, quoi qu'en dise, scrute et examine et

transperce plus qu'il ne dit. Les rumeurs sont d'abord des regards. Contre ceux-là on ne peut rien. « N'en faites pas toute une histoire ! » c'est déjà dans l'espace des mots, là on peut lutter, ils l'ont bien compris, eux ou elles, lorsqu'ils disent ça, toujours depuis en haut, ils ne veulent pas qu'on s'empare des mots, surtout pas sous forme de cris ou de murmures, ils seraient plus à leur aise si on tournait la page, si on changeait de disque, ça flatterait leur narratif qu'on cesse de s'en mêler. *Toute* une histoire, cette totalité est une faille dans la fragmentation qu'ils cherchent, dans la pulvérisation qu'elles tentent. *Toute une histoire* avec toi et toi et toi dans mes protagonistes, avec quelques gros mot (par exemple 'espérance', ou 'beauté', ou tiens, un verbe : 'rêver') et me rouler par terre si les besoins de l'intrigue l'exigent.

\*

Maintenant j'ai trois photos de toi, trois clichés qui ne sont pas à moi, ils s'ajoutent aux quelques images qu'on peut trouver dans le grand album sans pages de la toile. Elles sont la promesse d'une nouvelle correspondance, toi qui as porté les miennes (celles des autres aussi, je le sais, c'est le hors champ de notre cadre) et qui me disais que l'attente en était une modalité nécessaire. Aujourd'hui l'attente est sans

lendemain. Sur les trois photos tu regardes ailleurs, sans doute une femme, des formes mouvantes requièrent ton attention, peut-être aussi que tu poses le regard au dedans – toi, tu vois, toi à qui j’ai toujours dit vous et que j’ai construit dans cet ailleurs incertain qui aujourd’hui fond sur moi depuis l’intime du cadrage, des personnes qui t’accompagnent, depuis le geste de celle qui m’a confié de toi ces clichés, toi fantôme, toi présence, toi palimpseste de tous les personnages qui m’habitent – toi tu vois, j’approche ta vie qui n’est plus. Vertige à contretemps. Tu concentrais mes adresses ; la mort n’y a changé qu’un mot, ce *restante* qu’on appose à *poste* pour ne pas donner trop de certitude à la disparition des destinataires.

\*

On a voulu que je sois.

On l'a voulu à peine. Elle l'a voulu, il lui en a voulu de vouloir. Un jour moi-même je voudrais sans pouvoir. Maintenant c'est dans l'avant du passé, je ne veux rien, je suis voulu.

J'ai tâtonné. J'ai eu des mains, des doigts, avec eux j'ai trituré. J'ai eu des pieds, des orteils, avec eux j'ai piétiné. J'ai eu un petit corps, avec lui j'ai flotté. J'ai eu des gestes, des élans, une sensation qui n'avait pas encore de pluriel. J'ai poussé. J'ai pesé. J'ai fait mal.

Je suis venue à l'air, aux peaux qui caressent ; j'ai été éblouie, j'ai eu froid peur chaud sommeil envie faim très faim, j'ai eu faim au-delà de la nourriture. J'ai eu faim dans ma bouche, dans mon ventre, dans mes paumes qui s'agrippaient sur rien puis sur une chose très douce. J'ai eu faim quand il faisait jour, j'ai eu faim quand il faisait noir ; j'ai sucé mordu avalé enfourné gobé agité mes lèvres autour de formes sans fond. J'ai eu faim dans les oreilles lorsque la voix arrêtait de chanter. Je suis entrée dans la langue par cette faim des

sons qui dansent. Je n'ai pas pensé mais j'ai senti. Senti que c'était ça exister.

On m'a sortie dans la vallée – couchée d'abord, allongée, j'ai vu le ciel, j'ai vu les nuages, j'ai vu son visage et puis le sien, j'ai vu que je m'ennuyais – assise ensuite, accrochée à un dos, accrochée à un ventre, j'ai vu les champs, les sapins, des cloches au cou mousseux des vaches, parfois je n'ai rien vu d'autres que la neige, vu ce blanc à vallons, vu qu'elle engloutissait tout, vu qu'elle me faisait fermer les yeux, rire aux éclats – debout enfin, je l'ai foulée la neige, je suis tombée je me suis relevée j'ai trébuchée je me suis remise à la verticale j'ai couru je me suis vautrée j'ai senti une poigne sous mes bras – j'ai marché dans la neige. Je n'ai pas su, pas tout de suite, qu'elle serait ma matière première.

J'ai grandi, j'ai reçu une flik-flak, je suis entrée dans le temps. D'abord à reculons, les têtes souriantes au bout des aiguilles se déplaçaient et j'ai ri, je n'ai pas compris, ça revenait toujours ça ne pouvait pas aller bien loin. J'ai vécu dans le présent pour ce que je croyais être toujours. Se glisser le matin dans le lit des parents, boire une ovomaltine, monter sur le dos du chien, sauter dans les flaques, grimper sur des épaules et sur des bottes de foin, se cacher beaucoup, aller à l'école, apprendre à lire, ne pas apprendre à compter,

aimer d'autres gens qu'elle et lui, entendre des mots comme les chants du tout début, frapper à des portes interdites, demander une glace, une grenadine, un tour de manège, encore une histoire, surtout ça oui, encore une histoire, ne jamais en avoir assez, imaginer, inventer, un jour soudain écrire, s'émerveiller, savoir que c'est irréversible comme la faim dans les oreilles.

Une première fois, se retourner. Je me suis retournée. J'ai vu un panneau et dessus le mot mémoire, je me suis souvenu. J'ai tendu les mains en avant et j'ai touché la perte, ce n'était pas des lettres, c'était du corps, j'ai voulu l'avaler pour l'effacer.

J'ai fait encore un pas, j'ai cassé la flik-flak, je me suis achetée moi-même un cadran pour les grands. J'ai montré que j'étais adulte, on m'a crue, j'étais bien embêtée.

J'ai rusé. Je ruse. Je ruserai –  
J'ai voulu avoir été.

\*

Elle s'avance sur le porche, c'est déjà une image de film, elle ne sait pas laquelle mais elle sait que la scène configure de l'attente, du regard au loin, peut-être une

main sur la balustrade. Toutes les images reviendront. Pour cela, faire ce geste, trouver cette formule, elle serait magique pourquoi pas : *levée des images*, comme on lève un corps, y mettre plusieurs mains, plusieurs mémoires, toutes les larmes. Un, deux, trois – *soleil*. Elle se retourne, l'Histoire la pousse dans le dos, sur le porche maintenant elle est cet ange effaré, elle regarde

les noms des tempêtes comme on donnerait un visage familier au ravage, Hortense, Anatol, Lothar, Emma, Xynthia – on n'appellent pas les arbres arrachés, ils se couchent sans papiers sans adresse

un lac des lacs, tous, immédiatement qui s'agencent en tableaux, la nature a plié devant les peintres, elle est entrée au Musée ; lorsqu'elle glisse d'une salle à l'autre, il y a vingt ans, il y a 12 ans, il y a 4 ans, trois mois, quelques secondes à peine, elle ne voit plus rien, le pittoresque a recouvert le sensible, il s'accroche à l'Hermitage, chez Beyeler, au Kunstmuseum, aux Beaux arts, mémoire béton armé

Nabokov chassant des papillons sur les hauts vallonnés de Montreux, pour les épingler, grand coup de filet pour s'arroger les ailes, le vol, les couleurs ; ne pas s'y prendre comme ça. Sur le porche, elle fait un effort. Se défaire des cadres, des textes, des mots,

chercher l'entrée du terrier, renifler l'humus pour sentir, sentir qu'elle ne voit rien, lâcher tout, attraper la perte par son bout d'anguille et plonger. Un, deux, trois – *soleil*.

la couleur des panneaux sur l'autoroute qui s'inversait selon que la voiture passait de l'un ou de l'autre côté de la frontière *soleil* derrière le panneau tout de suite les sandwichs triangle *soleil* le sandwich terminé les chewing gum malabar et le garçon blond qui tend le pouce *soleil* malabar fait surgir carambar et les dents soudées soudain par le caramel, le cacao, les blagues idiotes qu'on ne peut pas s'empêcher de lire *soleil* on ne peut pas s'empêcher non plus de : compter les secondes sous la douche comme si la souillure était un sablier, voler tous les savons les ouates les bouteilles d'eau dans les chambres d'hôtel comme on a vu faire la grand-mère, vérifier qu'on a les pieds bien secs au moment de se sécher les cheveux, pas question de terminer comme Claude François *soleil* l'admiration immense pour le personnage de Claudine dans Le Club de cinq, on voudrait être comme elle, on s'imagine un nom en -ine pour pouvoir le masculiniser *soleil* la bibliothèque verte la bibliothèque rose les harlequins rouge passion rouge carmin rouge vermillon série blanche série azur série tentations, on rangeait ses émois par couleurs dans la honte *soleil* le mot honte est

une image en soi, une image hameçon, elle traverse le gosier et fait remonter tous les souvenirs d'ivresse, comme ces matins où l'on se réveillait certaine d'avoir perdu la face à jamais, dans telle parole dans tel geste dans tel élan qui ne pourrait jamais être repris *soleil* plus tard bien plus tard, cette même sensation chaque fois qu'on ouvrira un journal et qu'on essayera d'en dire quelque chose *soleil* la chanson de Zazie 'J'étais là' et les images de manifs où l'on n'était pas *soleil* cette phrase qui pour toujours l'a inscrite du mauvais côté de l'Histoire, soudain elle sait ce que ça veut dire : la Suisse crève de n'avoir toujours fait que la révolution des autres *soleil* les drapeaux, les pancartes les affiches les graffitis, tous ces mots qui esquissent le réel entre caricature et portrait, elle peut les convoquer, les faire surgir, elle ne peut pas les toucher, au point d'être repassé du 'on' au 'elle' *soleil* le rapport Bergier *soleil* le vote de 1992 et le non qui devient une scène à part entière *soleil* les mots de Ramuz dans les images de Claude Goretta *soleil* Bruno Ganz qui s'ennuie 'Dans la ville blanche' et c'est son année de naissance *soleil*, alors lorsqu'elle regarde 'La Salamandre', elle se dit que Tanner peut ouvrir le Jura vers Lisbonne, la vallée vers le Tage *soleil* voilà dans la lumière elle les voit elle les entend : les ouvriers portugais qui envahissent la salle communale et chantent 'bella ciao' pour dire adieu au grand-père qui vient de mourir *soleil*

les images ont bougé, elles ont gagné (comme on le dirait de la mer sur la terre ferme) ; sur le porche elle a remis sa main devant les yeux.

\*

La scène maintenant est plus calme, plus nette. S'il fallait fabriquer un *il était une fois* à l'angoisse (camarade fidèle), cela pourrait ressembler à ça :

Il faut imaginer qu'il a dit quelques mots, « je reviens je vais payer », ou « j'achète le journal et je vous rejoins », enfin voilà il les laisse, c'est la première fois qu'elle est seule avec elle, soudain elle existe pour de vrai, il y a beaucoup de vide autour d'elles, du silence qui s'étale en nappe, en tache d'huile. Il y avait du plein, ils étaient trois, maintenant : elles se font face, bouche d'ombre qui surgit sous ses petits pieds d'enfant. L'autre la regarde et la demande enflé dans la pièce, se cogne aux meubles pendant que leurs deux appréhensions se frôlent. Elle ne sait pas encore comment l'aimer, mais elle sait que c'est attendu, ça arrivera, il y aura des gestes tendres, peut-être un premier élan. « Tu veux encore un sirop ? » Son verre est au quart plein, mais elle sent qu'elle devrait dire oui, alors oui, elle dit oui, merci je veux bien, oui. Ça en fait beaucoup des oui, ils volètent fragiles, bombés comme

des bulles de savon, s'ils éclatent ils laisseront une traînée visqueuses sur ses mains, alors elle prend ses mains et elle les coince sous ses cuisses, pèse dessus de tout son poids plume. L'autre la regarde beaucoup, cherche à entrer en elle, la traque doucement, gentiment, oh elle ne pourra pas dire qu'elle n'a pas fait d'efforts. Elle pense au petit cochon d'Inde qui attend chez sa mère, à sa manière d'aplatir son corps contre les barreaux de sa cage quand elle tend ses doigts pour le caresser.

\*

Parfois il faut débusquer l'enfance. Le bel aujourd'hui n'est pas toujours le vivace, il disparaît dans l'impersonnel de la répétition, dans le lever sans préposition (pur lever, temps de résine), les gestes de l'usage, de l'utile.

Verbe : monter. Plus précisément, monter vers. Plus précisément, monter vers Beauregard. Le nom du bâtiment sur toutes les lèvres, à l'origine pourtant une adresse. Pain béni pour les architectes, il y aura du verre partout, des fenêtres parfois jusqu'au sol. Ironie : sur les plans, les imaginer sans poignées [l'argument des suicides, sérieux ? Sérieux.] À suivre la ligne de la ville, c'est presque une tour. Depuis plusieurs mois, se

heurter au chantier d'agrandissement de la gare en contre-bas, faire demi-tour, traverser n'importe où, récolter quelques insultes, des coups de klaxons, l'étonnement des corneilles [troubler un carrefour dans une ville de province, à vos risques et périls].

Verbe : entrer. Verbe : ressortir. Faire coulisser la porte coulissante [c'est sa fonction] en sens inverse, contourner la bâtisse, faire un détour par l'Ibis, un restaurant pas l'hôtel. Combien de cafés là-bas, combien de bonjour jusqu'au tutoiement, combien d'échanges pour vérifier que la langue est encore en partage, et la fatigue du matin, et l'espoir que le quotidien est un truc à *inventer, détourner, perruquer* [feat. Michel de Certeau]? Au mur La Liberté, Le Matin Dimanche parfois le Freiburger Nachrichten, des nouvelles du monde pour la périphérie, souvent des nouvelles de la périphérie à elle-même, en attendant voilà le café avec du lait mais sans sucre, sourires. Oui avec le couvercle merci.

Verbe : monter. Plus précisément, monter dans. Plus précisément, monter dans l'ascenseur de Beauregard, appuyer sur l'étage correspondant [le trois]. Tous les matins vraiment, le souvenir de l'excitation d'enfant au moment d'appuyer sur un bouton d'ascenseur. De quand dater la perte de ce

vertige dans le ventre ? Souvent une vague vient rappeler que l'ascenseur est un transport en commun – en furtivité certes, souvent en indifférence, en gêne, en malaise, en agacement parfois, en altérité à renifler. Mais en commun. Le commun de huit heures trente par exemple, la formation des gardiens et gardiennes [si, si] de prison. Dire plutôt : le personnel pénitentiaire – et s'interroger sur les frôlements entre les métiers, surveiller et enseigner, punir et corriger, prendre soin *who knows*, et pourquoi pas transmettre ? La ligne de séparation est ailleurs, huit heures trente première cigarette pour les uns, les autres en sursis jusqu'à dix heures [rythme plus universitaire].

Verbe : sortir. Verbe : longer. Rangée propre en ordre de portes à la transparence de ouate, le ronronnement des photocopieuses et des grappes de gens autour [l'usage de la photocopieuse est une fabrique à grappe, j'invite à vérifier].

Verbe : entrer. Plus précisément, entrer dans l'espace bureau, numéro 3.129, trois tables, trois chaises, plantes pas très en forme, machine à café, machine type ordinateur, livres [machines à rêver, plonger, penser, fictionner, sentir].

Verbe : commencer [pas de précisions].

\*

*Alors ? Alors il faudrait que partir et rester soient le même élan buissonnier. S'établir, mais en contrebande. Dès les fondations, inventer l'habiter dans l'espace les plus clandestins, trouver le noyau d'abri dans l'autre ouvert au vaste.*

(Loin.) C'est la radio qui réveille l'enfant, ou peut-être l'odeur brusque de l'essence. La veille au soir le père l'a couchée dans le lit déplié derrière le siège conducteur, le matelas remplit tout l'habitacle. Le camping-car a démarré dans la nuit, elle n'a rien vu elle vivait dans ses rêves, dans les plis de la liberté promise. Voilà on y est, elle a levé la tête, elle voit la route qui défile droit devant et le dos large à portée de sa frimousse. Elle a le cœur qui bat, habiter sa maison sur roues, sa maison des vacances, c'est ce qu'elle préfère.

(Loin.) Vingt ans plus tard, l'excitation intacte dans l'aube : par la vitre striée de sale du train, elle aperçoit la Volga aux abords de Kazan. De nouveau elle s'installe dans le mouvement, le roulis. Il n'y a pas de radio mais une langue qui la déshabite d'elle-même. Tout à l'heure elle cheminera avec Cendrars, La Chaux-de-Fonds, le transsibérien – trajectoire jumelle.

(Loin.) Irkoutsk, lumière sèche, calme absurde. Laisser peser sur le corps les 8600 kilomètres qui séparent de la ville de départ. Presque intimidée je murmure « Sibérie orientale », j'essaie d'envisager l'Angara qui écartèle ici les maisons de bois aux volets très vifs, là les bâtiments soviétiques qui chimèrent une utopie dont les vestiges n'en finissent pas de mourir, de faire mourir parfois, de renaître, de se déplacer, n'en finissent pas de poser des visages grimaçants et trop connus sur les souvenirs bric et broc des magasins presque vides. Marche émerveillée pourtant, souvenir d'impasses qu'on me lègue et cette impression d'avoir une fois une seule : approché l'Est.

(Ici.) Sur l'écran la radiologue a montré une nappe très noire, précise comme un gouffre, là où aurait dû se trouver un point flou de blancheur. Depuis que les mots *vésicule vitelline* avaient fait irruption dans mon vocabulaire, je me disais qu'on pouvait m'habiter. J'étais habitable. Je posais mes mains sur mon ventre pour cartographier ce minuscule pays en devenir. En pensée j'y plantais des coquelicots, des fraisiers, j'installais une balançoire. Mais le doigt du médecin signalait des coordonnées muettes, un curieux terrain vide. Pendant plusieurs jours, j'ai préféré penser que tu

avais simplement fait ta première fugue. Puis j'ai compris que c'était une désertion. J'étais déserte.

(Ici.) Cet émerveillement, les premiers jours dans le nouvel appartement tandis que le contenu des cartons trouve petit à petit sa place : le va-et-vient de deux pies dans l'érable qui déploie ses branches juste devant la fenêtre du bureau. Brindilles, volée d'ailes en noir, en bleu, en blanc, le nid patiemment construit. Vous avez eu tous les deux le cœur serré lorsque les corneilles ont chassé le petit couple. L'érable était un territoire auquel vous ne compreniez rien. Habiter en oiseau, ça peut être féroce. Maintenant, c'est comme un creux d'absence qui se cache au sommet de l'arbre. Il fixe vos pièces bien remplies.

(Loin.) L'étroit du compartiment puis le quai de la gare puis tout de suite : la foule. Le mot n'avait aucune signification avant Pékin. Mouvement souple, ample, d'un seul bloc qui tressaute, flux constant. Au cœur de la sensation : l'étrangeté absolue d'ignorer la langue écrite, panneaux muets, géographie calligramme, errance un peu éberluée jusqu'au taxi à la sauvette. Commander au restaurant est une petite aventure joueuse, de l'index je signale des images au hasard, j'accroche des plats qui défilent et j'y glisse mes envies. On nous a déposés dans le vieux quartier, rupture

abrupte, resserrement, authenticité que je soupçonne trompeuse. Comme un rideau, la pluie s'abat sans s'arrêter, nous regardons incrédules l'eau monter à toute vitesse le long des hutongs, la chaleur qui ne cède pas, torrents jusqu'aux chevilles, aux mollets, aux genoux. Désorientés, nous vacillons longuement entre les échoppes devant lesquelles jouent des enfants et les bars survoltés, ouverts sur la rue, où s'enchaînent les chorégraphies et les karaokés.

(Ici.) Depuis le dernier déménagement, tu es restée abonnée aux sites immobiliers qui préviennent des offres de location. Tu ignores pourquoi. C'est peut-être une sortie de secours. D'ailleurs là, à l'instant, en écrivant le fragment sept, tu reçois une notification du site *homegate.ch*. Il y a « un nouvel objet correspondant à tes critères de recherche », c'est un 4 pièces de 89m<sup>2</sup>, Route Mont-Repos. Tu cliques sur les photos – pour voir.

(Chez les autres.) La couverture du livre de Natalia Ginzburg est rouge brique comme un toit. « La maison » est le premier texte de ce recueil chez Ypsilon éditeur dans la traduction de Muriel Morelli. J'imagine que le titre original doit être « La casa » ; il est paru initialement en 1965 dans *Il Giorno*. Ginzburg raconte comment elle et son mari vendent leur logement à

Turin et se mettent à la recherche d'une maison à Rome, où ils viennent de déménager. Les recherches sont laborieuses, tous les deux veulent retrouver quelque chose de leurs maisons d'enfance respectives : « Et comme nos enfances ne se ressemblaient pas le désaccord entre nous était irrémédiable », écrit-elle. Puis plus loin, alors qu'elle hésite à poursuivre, elle décrit ainsi le lieu qu'elle envisage de quitter : « Moi, dans cette maison, j'avais creusé ma tanière. Une tanière où, quand j'étais triste, je me terrais comme un chien malade, buvant mes larmes, léchant mes plaies. Je m'y sentais comme dans une vieille chaussette. Pourquoi changer ? Toute autre maison me serait ennemie et j'y vivrais avec dégoût. Je voyais défiler sous mes yeux, comme dans un cauchemar, toutes les maisons que nous avons visitées et que pendant quelques temps nous avons songé à acheter. Toutes m'inspiraient un sentiment de répulsion. Nous avons songé à les acheter, mais au moment même où nous avons décidé d'y renoncer, nous avons ressenti un profond soulagement, une sensation de légèreté, comme qui aurait échappé, par miracle, à un danger mortel. »

(Ici.) Le slogan allemand d'IKEA, en 2004, « Wohnst du noch oder lebst du schon? », formidable succès pour cette question commerciale qui traverse les

années et les grands entrepôts bleus et jaunes : « tu habites encore ou tu vis déjà ? ». Quelques interrogations existentielles, c'est vrai, devant les notices de montage et les Billy successives.

(Dans le corps.) Dans un entretien, Marina Abramovic a recours à cette formule lorsqu'elle explique la sensation de transe qu'elle parvient à installer dans ses performances : « pour tenir, il faut entrer dans la douleur, l'habiter ». Je cite de mémoire, le verbe m'avait frappée parce que je me souvenais d'une professeure de ballet nous disant ça, au moment de monter sur nos premières pointes, petits rats balbutiant des orteils. « Si vous avez mal, imaginez que vous habitez la douleur au bout de vos pieds ». Je ne connaissais pas encore *Le gros orteil* de Georges Bataille, mais je me suis demandée si cette douleur à habiter était liée quelque part à cette station à la verticale, une verticale encore plus raide, plus à pic qu'un homme debout ou qu'un chamois accroché dans une falaise. Une hyper-verticale sur souliers de satin rose. Dévaler dans le temps vers la préhistoire : lorsque nos ancêtres se sont dressés pour la première fois sur leurs jambes, quittant le sol, déroulant leur squelette vers le ciel, ont-ils habité le monde différemment de le voir soudain de haut ? Ils ont peut-être eu mal de l'horizon repoussé loin devant eux, *à mille milles de toute terre habitée*.

(Dans la chaleur.) L'air s'est figé entièrement, pris d'un coup de pompe soudain dans les voiles du rideau. Il a fallu qu'il se retire, reflue dans les roches, pour qu'enfle le strident des cigales. Linge blanc, mémoire cinématographique pour projection très privée. Devant le regard désencombré de toute présence sont passées des silhouettes d'Antonioni, des chaleurs de Pagnol, au loin le viaduc a pris des allures de Sainte-Victoire. Les oliviers ont basculé dans le passé simple, l'idée même de l'eau s'est asséchée dans la fuite des lézards - l'ombre seule, tapie, et ton corps qui s'y déplace à pas lents. Ils sont partis au village, ou dormir à l'étage, ils sont partis vers le mouvement. Seule ton ombre sur les graviers du chemin, mince comme une herbe. Cassandre le soleil, mais les labiées mauves s'en moquent, se moquent, seule tu doutes l'ombre d'un instant. On aurait dit quelqu'un au bout de l'allée, un chien peut-être, son poil brûlé et le pendu de sa langue. Mais non, toi seulement, et le systématisme de ta fatigue, ombre âgée. Si quelqu'un peignait la colline, le mas, la terrasse, il hésiterait devant ta silhouette déjà hors cadre. Il chercherait sur sa palette la couleur de l'ombre, sa trace esseulée.

(Loin.) Je mets plusieurs heures à arriver après l'arrivée. J'essaie de m'orienter à la Vistule, je me perds,

tout comme je me perdrai dans la chambre d'hôtel, immense, le temps passé tendu raide à travers les pièces comme le tapis qui amortit le bruit de mes pas. La rouille verticale de Sainte-Marie sur Rynek Glówny puis, très vite, la nuit dans les rues de Kazimierz, un établissement en sous-sol, vodka et new wave, sensation moite au bord des lèvres. D'autres bars, d'autres vodkas, glissée dans la longue durée entre plomb et joie. Dans ma mémoire, la lueur très jaune d'une bougie éclairant quelques tables en bois couvertes de napperons et une vieille machine à coudre. Puis je lâche le fil. – pêle-mêle tramways qui couinent, envolées amoureuses devant des vitrines où mon doigt trace quelques mots, Klezmer pour touristes sans doute mais qui me fout les larmes ; je les cache. – Il y a une autre ville sous Cracovie. Dessous ? Dessus aussi, dedans, tout autour. Si l'angle mort était un engoutissement. Il faut pousser un peu plus à l'ouest mais elle est partout. Je ne dirai rien de O. Peut-être juste le vertige blanc des hauts bouleaux qui longent la route pour y aller – pour en revenir. Quelques tremblés d'images, donc, *malgré tout*. 'Notre héritage n'est précédé d'aucun testament'.

(Chez les autres.) Ta perplexité d'enfant lorsqu'on t'a *expliqué* les sans-abris. C'était l'époque où tu jouais à grands gestes avec les escargots, tu les transportais dans

un seau depuis le champ jusqu'au jardin. Soudain, tu as considéré les limaces autrement. Tu as eu peur pour elles.

(Dans le décor, son envers.) Ça ne se passait pas comme d'habitude. Depuis hier je cherchais mes marques, j'entendais toujours le dehors, bien sûr ça ligotait l'attention portée au-dedans. Le rez-de-chaussée m'était hostile, surtout la cuisine d'où s'échappait une odeur de bruine, de saison caillée. Je m'étais retirée dans la pièce-bureau à l'étage, il avait fallu pousser le pêle-mêle de feuilles et documents, l'écriture de mon père était partout, ses chiffres exigus amoncelés en colonnes, en grille, calculs boutiquiers à l'encre noire, le rouge pour les bouclages de fin d'année. J'avais monté un reste de viande froide, fait quelques exercices de respiration alternée, je cherchais la fissure qui permettrait de rattraper le fil, l'ordi surchauffait dans la poussière, à tous les coups il allait me lâcher et il n'y aurait pas de plan b, j'étais là pour tout le mois d'août, la maison y veillerait. Mâchant le rôti, j'ai senti la douleur revenir se loger dans l'articulation droite des maxillaires – sensation supportable mais précise – et j'ai cru entendre le crissement du cartilage abîmé, puis un bruit sourd ; ce n'était pas le cartilage, ce n'était pas moi, pas mon corps, c'était en bas, peut-être dans le vestibule.

Aucune importance. Mes doigts cherchaient toujours les lettres sur le clavier, parfois les lettres venaient avant les mots, en deçà des idées, les appelant à leur suite. Le E et le H plus abîmés que les autres touches, signature par défaut. Il fallait que je reprenne la main sur cette biographie, impossible de dépasser l'épisode de la maison acquise à Cape Cod, je butais comme aveuglée. Trop d'images surexposées, « Jo » figée blanche dans la lumière, récit muet caché sous les lits. Mon agacement montait et j'ai mis plusieurs minutes à comprendre qu'il était suscité par les bruits maintenant très distincts au rez-de-chaussée, claquements et coups, puis se détachant : un rire. Je me suis figée, oreille tendue cette fois, le rire à nouveau, plus fort et qui m'a déplu : un rire qui pousse au cul de la joie, incitatif comme on le dirait d'un avantage fiscal. Un voisin peut-être ? Mais la première villa était à quinze minutes de marche – et puis mon entrée ne prêtait pas à rire. Levée donc, je suis sortie de la pièce, il n'y avait plus aucun bruit, ni dans le couloir ni nulle part, ni dans ma tête. J'ai avancé en comptant mes pas, astuce d'enfant pour concentrer l'attention, et il faut bien avouer que je n'étais pas très rassurée. En haut de l'escalier, j'ai tout de suite vu que la porte était ouverte, en grand, battant entièrement rabattu sur le mur, dehors les talus dessinaient de l'informe, du feuillu. Ce n'est pas ça qui m'a glacée, le vent pouvait bien..., ou le loquet mal fermé, un chat

errant qui sait, ce n'est pas ça non qui m'a vrillé l'effroi dans les tempes. J'ai fermé les yeux, tâtonné à la recherche de l'hallucination interne puisque cela ne pouvait être que ça, je connaissais cette maison depuis mon enfance, je connaissais son escalier, le tapis tendu du hall d'entrée, sa couleur olive, le tabouret recouvert de velours par ma grand-mère maternelle, le rideau du débarras où s'entassaient les chaussures, les vestes, parapluies et produits d'entretien, une corde à sauter, des allumes feu pour le grill, je sentais très précisément le familier de la rampe sous ma main, sa texture vermoulue. Tout cela appartenait aux miens depuis plus de soixante ans. J'ai rouvert les yeux et je l'ai revu : le tableau. Très distinctement avec cette porte ouverte, ces escaliers reconnaissables entre tous, *Stairs*, c'était ma maison mais c'était son tableau, ce n'était pas possible, je savais bien que ce n'était pas possible et il suffisait sans doute que je descende quelques marches, que j'ignore le rire qui maintenant rebondissait sur les moulures du plafond, je pouvais descendre, toucher la poignée de la porte qui pourtant faisait tomber très précisément cette ombre-là, que j'avais analysée sur plusieurs pages, l'ombre figée sous le cuivre alors qu'aucun soleil ne passait le seuil, elle ne pouvait pas être là, elle était faite de peinture, elle n'existait pas, c'était maison était la mienne. L'escalier, la porte ouverte, les talus sombres n'étaient pas de 1949, ils

étaient ceux de mon enfance, ceux d’hier et de maintenant, ils appartenait à cet instant-là, que je vivais, ils étaient la vérité, le rire ne retentissait pas, si je m’avançais juste à la porte je pourrais sortir, je pourrais le refermer derrière moi, je pourrais la manier, il y aurait des formes, des paysages, des gens au-delà du cadre. Il y aurait le monde qu’on peut toucher.

*Qui est le sujet de ces fragments domestiques et vagabonds ?  
Hésiter entre la première et la deuxième personne ; vaciller entre  
le lieu habité de la langue – et son adresse.*

\*

*Version n°3  
22 juillet 2024*

